

b. Michael Dudok de Wit (*La Tortue rouge*, *Le Moine et le Poisson*, *Père et Fille*, *The Aroma of Tea*)

Paradoxalement, chez les Européens, les références explicitement japonaises s'attachent surtout à Edo ou aux périodes antérieures, c'est-à-dire aux formes encore relativement préservées d'une culture japonaise authentique.

Voici celles revendiquées par Michael Dudok de Wit :

- les paysages d'Hasui Kawase

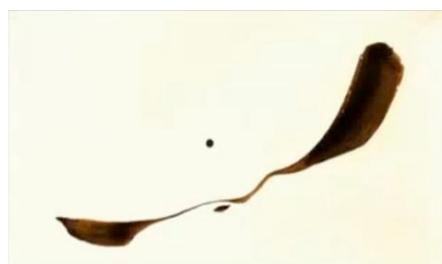


- la simplicité de trait des dessins japonais (Sengai Gibon)



Michael Dudok de Wit,

The Aroma of Tea, 2006



- la valeur de plans très large, comparée à certains usages occidentaux, pour mieux laisser d'importance au vide :

Extrait d'un article de sofilm :

(<https://www.sofilm.fr/la-tortue-rouge-en-dvd-mais-qui-es-tu-vraiment-dudok-de-wit>)

Avec une telle philosophie, pas étonnant que Dudok de Wit se sente au Japon comme à la maison. Déjà, par l'influence des illustrations de moines japonais du XVII^e et XVIII^e siècles. Une découverte due au hasard et qu'il n'oubliera jamais : « Ces illustrations sont d'une beauté extraordinaire, mais surtout je pouvais m'identifier parfaitement à cet art. D'un côté, c'est très simple, on dirait des dessins d'un gamin de 10 ans, et en même temps, c'est extrêmement artistique. C'est aussi l'utilisation de "l'anti-space" qui m'a touché. L'art oriental est un art des lignes, mais aussi des surfaces vides. » Difficile de ne pas penser au style d'Isao Takahata, le génie de Ghibli à qui on doit le *Conte de la princesse Kaguya* et qui a travaillé avec lui sur *La Tortue rouge*.



A ce stade de l'histoire, le personnage prend conscience du caractère dramatique de sa situation. Pourtant on n'approche jamais de son visage en gros plan, les émotions passent par le rapport du corps au paysage.



Ici en revanche (*Les Aristochats*, Walt Disney, 1970), on n'hésite pas à s'approcher du personnage, fût-il un chat.

- l'épure de la ligne

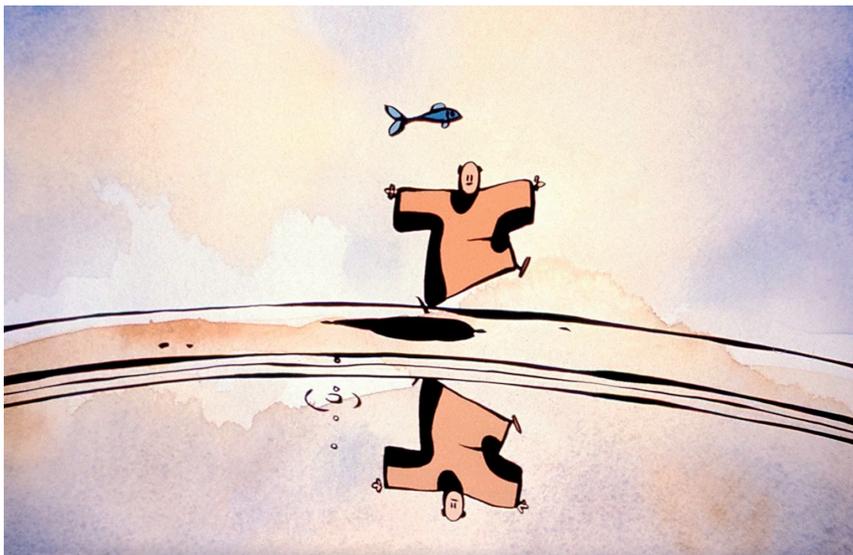
Extrait d'un article publié par La Croix, relatant une rencontre au Forum des Images le 12 novembre 2016 :

« Pour *Le moine et le poisson*, je me suis inspiré des Dix images du taureau, une série de poèmes du bouddhisme zen illustrée de gravures. Je me suis reconnu dans ces dessins, ainsi que dans les estampes plus contemporaines de Kawase. Ils dégagent à la fois une grande naïveté et une grande pureté, le tout avec beaucoup d'humour. Je me suis reconnu dans ces œuvres davantage que dans les tableaux de mon pays. J'ai essayé de reproduire ce style, mais je n'ai pas réussi à me l'approprier. Pour moi, l'important n'était pas de comprendre ce que le texte disait, mais d'observer la ligne noire de la très belle calligraphie. »

Cette façon purement esthétique d'aborder ces classiques de l'art asiatique a semblé laisser Isao Takahata assez sceptique. « Les Dix images du taureau sont très étudiées par les Occidentaux qui la considèrent comme une forme artistique très aboutie. Je n'en suis pas convaincu... Je n'ai pas perçu cette inclination vers l'Orient dans *Le Moine et le poisson*. Les Japonais cherchent avant tout l'élan du trait, alors Michael travaillent la perception du volume à travers les ombres. Il se sert des ombres pour chercher la lumière. En revanche, *Père et fille* aborde la mort avec une sensibilité proche de celle des Japonais. » « Je suis fasciné par l'impermanence des choses. La mort fait partie de la vie », a confirmé Michael Dudok de Wit.



Tokuriki Tomikichirō (1902-2000), *Dix Taureaux*



Michael Dudok de Wit,
Le Moine et le Poisson, 1994